

CHAPITRE 3

LA PERIODE COBOURG AU SERVICE DU GRAND-DUC KIRILL VLADIMIROVITCH (1924)

La fin de juin 1924 arriva. Ma femme et moi devions faire face à une période très difficile et nous essayions de voir comment envisager l'avenir. Une nouvelle rupture dans notre vie se préparait. D'une manière tout à fait inattendue, le général Biskoupsky me convoqua à son bureau pour me dire qu'il revenait de Cobourg et qu'il avait un message pour moi. Le grand-duc me demandait de venir à Cobourg pour dix jours environ pour remplacer le Chef de son Secrétariat, le général Dolivo-Dolinsky, pendant que ce dernier serait en congé. Je répondis aussitôt que j'étais tout à fait disposé à satisfaire le souhait du grand-duc et, le 28 juin 1924, je partis pour Cobourg.

A mon arrivée, on me dit d'aller à l'hôtel Markgraf où logeait Dolivo-Dolinsky. J'allais à Cobourg avec une certaine appréhension, m'attendant à trouver un travail intense et compliqué au Secrétariat du Gardien du Trône. Je n'étais pas du tout sûr d'être capable d'y faire face. J'étais réconforté par la pensée que cet emploi était seulement temporaire. Ces craintes furent vite dissipées quand je sus quel était le travail de Dolinsky.

D'une manière générale, Dolivo-Dolinsky était un homme agréable, mais d'humeur assez sombre et dépourvu d'imagination. Par nature, c'était un pessimiste, il critiquait tout. J'eus l'impression qu'il était assez indolent, mais il jouait à l'homme qui est terriblement débordé de travail. Après d'interminables discussions, je commençai à me rendre compte qu'il n'avait aucune vue d'ensemble ni plan pour son travail. Au poste qui était le sien, il aurait dû faire preuve d'initiative, me semble-t-il, et agir sans obliger le grand-duc à entrer dans tous les détails. Dolinsky était manifestement mécontent de l'abandon de Nice pour Cobourg par le grand-duc et la grande-duchesse. Il pensait que c'était une erreur. Il s'ennuyait visiblement à Cobourg. Il passait habituellement sa journée à répondre à une ou deux lettres puis à se promener sans but dans la ville. La vie eût été plus agréable pour lui dans la ville de Nice, beaucoup plus belle, et où il y avait aussi beaucoup plus de Russes qu'il pouvait fréquenter.

Pendant cette période, le comte Bobrinsky, éminente personnalité politique de droite et ancien adjoint du président de la Douma d'Etat, faisait aussi partie de l'état-major du grand-duc. Jusqu'à présent, il était resté à Nice, mais il était question de le faire venir à Cobourg. Sa tâche consistait à établir et entretenir des relations de travail avec les différents cercles des émigrés et il avait acquis une grande autorité auprès d'eux.

Dolinsky était content de ma venue parce qu'il avait horreur de la solitude et il ne faisait aucune allusion à son départ, même si c'était là la raison de ma venue. J'étais intrigué, mais je n'ai jamais abordé ce sujet. N'ayant pratiquement aucun travail à faire, nous nous promenions ensemble en ville pendant qu'il bavardait sans arrêt. Il critiquait constamment quelqu'un, généralement le grand-duc ou Biskoupsky parce que ces derniers ne tenaient aucun compte de ses conseils. Cependant, il n'expliquait pas ce qu'il aurait fallu faire pour améliorer les choses. Il prétendait que tout tournait toujours mal. La raison pour laquelle il lui fallait encore, après deux années passées au service du grand-duc, convaincre les gens de la supériorité de ses vues sur les leurs, n'était pas claire. Après tout, il n'était pas seulement le secrétaire du grand-duc, il était le Chef de son Secrétariat et, de plus, ancien général de l'état-major général.

Le jour de mon arrivée, la Famille était absente de Cobourg et ils devaient rentrer trois jours plus tard. Pendant que nous attendions leur retour, le pessimisme et les critiques acerbes de Dolinsky devenaient plus qu'ennuyeuses.

Quand le grand-duc revint enfin, j'allai me présenter, accompagné de Dolinsky. Kirill Vladimirovitch me reçut très cordialement, je dirais presque avec joie. Il dit immédiatement à Dolinsky que rien ne le retenait plus et qu'il devait partir rejoindre sa femme à Berlin. Dolinsky remercia le grand-duc sans faire de commentaire. Puis il fit son rapport sur les affaires courantes et je fus surpris de découvrir sa timidité en présence du grand-duc. Ses réponses aux instructions du grand-duc étaient obséquieuses : « A vos ordres, Votre Altesse impériale. » On ne savait s'il était d'accord ou non avec le grand-duc. Cela irritait le grand-duc qui détestait la servilité. Il préférait voir ses conseillers prendre des initiatives et faire des suggestions plutôt que d'être obligé de s'exprimer en premier, en particulier s'il s'agissait de choses insignifiantes, et Dolinsky ne semblait s'occuper que de choses insignifiantes. Plus tard, je découvris que Dolinsky, qui n'était que timide avec le grand-duc, s'évanouissait presque en présence de la grande-duchesse. Il souffrait intensément en lui faisant son rapport. Je compris alors pourquoi il était incapable de les convaincre de la « justesse » de ses vues. Ses réponses se limitaient à « A vos ordres ». Il n'osait jamais soulever d'objection ou défendre son opinion. Cela explique pourquoi sa participation se manifestait habituellement sous la forme de critiques faites « dans le dos » des gens.

Dolinsky partit en congé plusieurs jours plus tard, après m'avoir remis les affaires courantes, c'est-à-dire presque rien. Je devais m'occuper de la correspondance quotidienne, enregistrer les éventuelles demandes d'adhésions au « Corps de l'Armée et de la Marine impériales ». Ce « Corps » était la création de Dolinsky et il y tenait beaucoup. Il avait raison. La création de cette association attirait en effet dans les rangs du Mouvement monarchiste légitimiste un grand nombre d'anciens membres du personnel militaire. Les anciens membres de l'Armée et de la Marine appréciaient particulièrement le fait d'être « enregistrés » par le Secrétariat du Gardien du Trône. Mais les premières adhésions se faisaient lentement, car l'effort de publicité était maigre. Peu de gens connaissaient l'existence d'une telle association.

Le lendemain du jour où je pris mon service, le grand-duc me proposa de m'installer dans une aile de la villa Edimbourg. Décision fut prise d'installer le bureau dans cette même aile. J'eus ainsi à ma disposition un bureau et un appartement dans le même bâtiment. Cet arrangement était commode et agréable. Pour faciliter encore les choses, le grand-duc me dit que la grande-duchesse m'invitait à prendre mes repas avec eux. Bien que plaisante et même flatteuse, cette invitation était en même temps embarrassante parce qu'elle entraînerait une intimité avec la Famille impériale, intimité à laquelle je n'étais pas préparé. Je me souviens de mes débuts dans ce domaine. J'étais invité à prendre le thé qui était servi d'habitude à cinq heures. Kirill Vladimirovitch était absent. Victoria Feodorovna était là avec sa sœur, la duchesse Alexandra Hohenloe-Langenburg, et les filles de cette dernière, les princesses Alexandra et Irma. Elles revenaient d'une promenade au cours de laquelle elles avaient cueilli des fraises. Elles étaient animées et heureuses, elles bavardaient en évoquant leur aventure. Au début, j'étais intimidé, ne sachant comment venir participer à la conversation. Victoria Feodorovna le remarqua et me fit rapidement entrer dans la conversation en me demandant si j'avais moi aussi été à la cueillette des fraises sauvages. Avec leurs manières aristocratiques, Victoria Feodorovna et la duchesse Alexandra savaient être simples avec tout le monde et mon embarras se dissipa bien vite.

J'en vins à prendre énormément de plaisir au petit déjeuner à la Villa. Ponctuellement à 9 heures, la grande-duchesse apparaissait et entamait une vaste conversation, le plus souvent sur un sujet politique. Victoria Feodorovna était intelligente, érudite et elle faisait preuve de beaucoup de bon sens. Ses observations étaient originales et pertinentes. Bien que son séjour en Russie eût été relativement bref et se fût déroulé dans l'isolement d'un palais, elle connaissait bien la Russie et elle était capable de porter un jugement correct et objectif sur les événements courants.

La villa Edimbourg faisait partie de la dot de Victoria Feodorovna. Elle lui venait de sa mère, la duchesse Marie Alexandrovna de Saxe-Cobourg-Gotha. Marie Alexandrovna était la seule fille de l'empereur Alexandre II. Elle avait été mariée au second fils de la reine Victoria d'Angleterre, le frère d'Edouard VII. Le duc Alfred était amiral de la Marine britannique. Victoria Feodorovna était née à Malte, pendant que son père commandait l'escadre de la

Méditerranée. A l'extinction de la dynastie allemande des ducs de Saxe-Cobourg-Gotha, le duc Alfred hérita de ce trône, se transformant d'amiral britannique en grand-duc allemand régnant. Sa principale résidence était Cobourg, mais de temps en temps, il vivait à Gotha, la capitale du duché de Gotha. La duchesse Alexandra, la seconde soeur de Victoria Feodorovna, possédait maintenant le petit palais adjacent à la Villa Edimbourg, qui avait été la propriété privée de la duchesse Marie Alexandrovna, maintenant décédée. Ce palais avait été bâti avec la fortune privée de la défunte duchesse. Après la mort de son mari, elle avait préféré vivre là plutôt que dans le vieux palais tout proche, mais pas très confortable, situé place du palais.

Durant sa vie, la principale résidence du duc Alfred avait été la forteresse de Cobourg, qui comportait un magnifique château médiéval historique. L'édifice se dressait tout entier au sommet d'une colline escarpée d'où l'on avait une vue panoramique sur la campagne. Au moment où se déroule ce récit, il était habité par le duc Charles, le dernier duc régnant et cousin germain de Victoria Feodorovna.

La Villa Edimbourg était un bâtiment de deux étages avec un entresol. Le rez-de-chaussée comportait le salon, la salle à manger, la chapelle, la bibliothèque, l'office et deux chambres pour les hôtes. La décoration intérieure de la chapelle était historique, copiée sur la chapelle de campagne d'Alexandre II qui avait accompagné celui-ci pendant les guerres des Balkans en 1877. Alexandre II en avait fait don à sa fille, la duchesse Marie Alexandrovna. A l'étage supérieur, il y avait les chambres, le bureau de Kirill Vladimirovitch avec un salon d'attente, le boudoir de Victoria Feodorovna, la nursery et la salle de classe. A l'entresol, se trouvaient les chambres des princesses, celle de leur institutrice et des femmes de chambre. Toutes les pièces, à l'exception du salon, étaient relativement petites et très joliment décorées. Victoria avait un grand talent pour la décoration et la peinture. Deux des tableaux étaient particulièrement remarquables. L'un était une grande toile sur laquelle étaient représentées, petites filles, les quatre filles de la duchesse Marie Alexandrovna, Marie, Victoria, Alexandra et Béatrice. L'autre tableau était le portrait de la duchesse, très jeune, peint peu après son mariage.

Pour Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna, la Villa Edimbourg était remplie de souvenirs très chers. C'était là qu'ils avaient passé les premières années de leur mariage après leur bannissement. Victoria me parla de cette époque. Cela se rapportait aux années 1892-1893, lorsque l'héritier du trône de Russie, le futur empereur Nicolas Alexandrovitch, faisait la cour à la princesse Alice de Hesse-Darmstadt, sa future épouse, c'était qu'il l'avait demandée en mariage. Ils étaient très amoureux. Le seul obstacle à leur mariage était une loi fondamentale russe qui voulait que la femme de l'héritier du trône de Russie fût de confession orthodoxe. La princesse Alice était non seulement luthérienne, mais elle était aussi très pieuse. Déchirée par la conviction que changer de religion serait un acte honteux, sinon impie, elle hésita longtemps, se torturant elle-même ainsi que son fiancé... La princesse était liée à Victoria Feodorovna par une grande amitié et elle éprouvait aussi un grand respect pour le jugement de la duchesse Marie Alexandrovna. Elle leur demanda à toutes deux leur avis. Les deux femmes lui firent ressortir que le changement de religion ne serait ni une honte ni un péché dans son cas, puisqu'il était dicté par la raison d'Etat pour le bien du peuple et du pays. Son confesseur usa du même argument dans ses efforts pour la persuader. La princesse était inquiète aussi en se demandant comment elle s'adapterait à la nouvelle religion, si différente de celle à laquelle elle était habituée à cause de son mysticisme et de sa liturgie. Sa connaissance limitée de la langue russe n'était pas non plus sans importance dans son dilemme. Finalement, après avoir longuement réfléchi en son âme et avoir traversé des moments d'angoisse, elle obéit à ses conseillères. Quand il fut mis au courant de sa décision, Nicolas Alexandrovitch vint à la Villa Edimbourg et la proclamation finale fut faite alors qu'ils se tenaient tous deux dans le salon sur le seuil de la porte vitrée qui donnait dans le jardin. En souvenir de cet événement, le buste d'un charmant enfant était placé sur une petite table près de cette porte. Le buste était celui du futur empereur Nicolas Alexandrovitch enfant. Victoria Feodorovna me raconta cette histoire lorsque je lui demandai quel enfant ce buste représentait.

La villa, le palais, les cuisines dans un bâtiment annexe et la petite maison où se trouvait le bureau étaient serrés les uns contre les autres et entourés par trois rues. Ils s'élevaient comme un îlot au-dessus de la Place du palais. Les jardins qui les entouraient étaient remplis de châtaigniers centenaires, de buissons de lilas odorants et d'autres plantes.

Je m'installai rapidement dans ma routine quotidienne. Le matin, je présentais un rapport au grand-duc et m'occupais de la correspondance. Je prenais part au petit-déjeuner, au déjeuner, au thé et au dîner à la Villa. Ce contact quotidien avec les membres de la famille nous rapprocha – je m'accoutumais agréablement à leur style de vie. La pensée que tout cela n'était que temporaire et que ce serait bientôt terminé m'attristait beaucoup.

Dix jours passèrent presque imperceptiblement. Deux jours avant le retour de Dolinsky, je commençai à préparer mon départ. A ce moment-là, arriva Biskoupsky, pour une de ses visites régulières. Il faisait un rapport au grand-duc une ou deux fois par mois selon les besoins. Il fut le premier à m'avertir que le grand-duc avait décidé de se séparer de Dolinsky et de me proposer le poste de Chef de son Secrétariat. Biskoupsky me conseilla de donner ma réponse personnellement au grand-duc et seulement après avoir pesé les choses calmement et sans hâte. Il insista sur le fait que le poste serait difficile et demanderait des connaissances étendues, une grande capacité de travail et beaucoup de diplomatie dans les relations avec les autres. Il m'assura qu'il me trouvait tout à fait qualifié pour le remplir.

Placé en face de cette offre, il me fallait vraiment peser soigneusement les avantages et les inconvénients. Il était aussi évident que cette occasion inespérée, si elle était saisie, changerait dramatiquement le cours de ma vie. Au fond de moi-même, je sentais que je resterais un officier de la Marine impériale. Dans le régime monarchique passé, je ne voyais que du bien, comme tous ceux qui m'entouraient. Ce qui avait remplacé la monarchie paraissait étranger et hostile. Il était difficile d'imaginer quel bienfait le nouveau régime pouvait apporter au peuple russe. Je décidai donc que j'étais prêt à travailler pour la restauration de la monarchie légitime dans sa forme moderne. J'avais aussi le sentiment que servir ainsi la Dynastie était compatible avec le serment de fidélité que j'avais prêté quand j'étais devenu officier de marine. Ce serait aussi un grand honneur que de travailler sans intermédiaire sous la direction de Kirill Vladimirovitch et de Victoria Feodorovna que j'avais maintenant appris à connaître personnellement. Finalement, faut-il le dire, la proposition était vraiment flatteuse.

Je pouvais prévoir néanmoins que mon chemin ne serait pas facile. Je m'attendais à être la cible, ma nomination à peine connue parmi les émigrés, d'attaques venues à la fois des factions politiques favorables à Kirill Vladimirovitch et de celles de ses opposants. On essaierait de me forcer à partir. Depuis des temps reculés, les intrigues et les calomnies foisonnaient à la cour de Russie. La simple rumeur qu'un monarque avait accordé sa faveur à quelqu'un pouvait engendrer une campagne de calomnies contre la personne ainsi distinguée. Il y avait aussi une autre considération, peut-être la plus importante : comment pourrais-je remplir ma tâche dans des conditions aussi difficiles ? Biskoupsky m'avait fait croire que je n'aurais qu'à exécuter à la lettre les directives de mes nobles supérieurs. Je découvris très vite que c'était là un mauvais conseil. Si je n'avais pas fait preuve d'esprit d'initiative, j'aurais partagé le sort de Dolinsky.

Le lendemain matin, après une nuit blanche, j'annonçai au grand-duc que j'acceptais sa proposition avec reconnaissance et je l'assurai que j'essaierais de mériter sa confiance. Il parut très content de ma décision parce qu'il me dit qu'ayant eu l'occasion de me connaître, il ne doutait pas que je fusse capable de remplir ma tâche. Il ajouta que je ne devais pas trop m'inquiéter des inévitables calomnies. La grande-duchesse et lui-même comprenaient très bien ces choses et ne prêtaient aucune attention aux méchancetés dirigées contre son personnel.

Le lendemain, Dolinsky était de retour. Biskoupsky était parti la veille, manifestement pressé de nous quitter pour ne pas être accusé par Dolinsky d'avoir intrigué contre lui. Après être allé voir le grand-duc, Dolinsky me dit qu'il était prêt à reprendre son poste. J'étais stupéfait, mais ne dis rien. Après lui avoir transmis les affaires en cours, j'allai voir le grand-duc et lui annonçai que j'avais remis mes responsabilités à Dolinsky et, suivant les instructions de ce dernier, je lui demandais la permission de partir. Kirill Vladimirovitch

exprima son étonnement et me dit qu'il n'avait pas demandé à Dolinsky de reprendre son travail et qu'il était impensable que je parte après avoir accepté de rester. Je répondis : « Dolinsky pense probablement qu'il doit reprendre son service parce que Votre Altesse ne lui a rien dit. » Le grand-duc acquiesça : « Oui, mais je pensais que Biskoupsky l'aurait mis au courant. Très bien, puisque Biskoupsky est parti, je parlerai à Dolinsky demain matin. » Cela ennuyait visiblement Kirill Vladimirovitch de dire à Dolinsky qu'il le libérait de son service, non pas que le grand-duc regrettât son départ, mais parce que la tâche était désagréable. Il est en effet pénible d'annoncer à quelqu'un son renvoi pour incapacité. Le grand-duc espérait que Biskoupsky aurait préparé Dolinsky à la nouvelle.

Quand je retournai au bureau, j'y trouvai Dolinsky. Tout de suite, il me demanda : « Quand partez-vous ? » Il était évident qu'il soupçonnait quelque chose et qu'il était plein d'appréhension. Je répondis que le grand-duc m'avait demandé de rester jusqu'au lendemain. Je vis d'après son expression que cette réponse le troublait. Nous fûmes donc obligés de passer ensemble un jour supplémentaire monotone et ennuyeux. Dolinsky alla faire son rapport habituel le lendemain matin et revint plus content. Il était évident qu'une fois encore, le grand-duc ne lui avait rien dit. Ce qui se passait me rendait perplexe, mais bientôt le valet Fischer me dit que j'étais convoqué chez le grand-duc. Kirill Vladimirovitch me demanda de préparer Dolinsky à la mauvaise nouvelle et de le lui envoyer ensuite. C'était certainement la façon de procéder la plus sage, car il serait alors plus facile pour Dolinsky de rencontrer le grand-duc dans ces circonstances embarrassantes. Dolinsky m'écouta en silence. Sur son visage, je voyais combien cela lui était pénible et combien il avait espéré que éviter cela. Au cours de nos conversations, il avait à plusieurs reprises dit en insistant qu'il ne tenait pas à ce poste et qu'il ne restait que parce que le grand-duc avait besoin de lui, mais lorsqu'il apprit qu'il était congédié, il blêmit. Telle est la vanité humaine ! Kirill Vladimirovitch et Dolinsky eurent alors un entretien cœur à cœur. Dolinsky reçut une prime particulièrement réconfortante étant donné qu'il était sans fortune et qu'il lui faudrait maintenant chercher un emploi. Je dus passer un jour de plus avec lui, mais maintenant que la situation était clarifiée et qu'il ne me considérait plus comme responsable de son renvoi, nos relations étaient moins tendues.

Ainsi, le destin voulut que je me retrouve Chef du Secrétariat du Gardien du Trône de Russie à partir du 28 juillet 1924. Dès que cela fut possible, je me rendis à Munich. Ma femme se réjouit beaucoup à l'idée de déménager pour Cobourg. Ma fille de quinze ans et mon fils de quatre ans étaient contents eux aussi. Bien sûr, ils étaient tous un peu intimidés à l'idée d'avoir des contacts personnels avec la famille du grand-duc. Ma mère qui vivait avec nous décida de retourner en Finlande. Elle pensait que notre vie devenait plus normale et que son aide serait moins nécessaire. Mon père, de son côté, attendait avec impatience qu'elle vienne le rejoindre. En tous les cas, nos problèmes familiaux s'arrangeaient d'eux-mêmes, d'une manière tout à fait satisfaisante.

Comme je l'ai dit, le comte V.A. Bobrinsky était lui aussi attaché au Secrétariat du grand-duc. On décida de le transférer de Nice à Cobourg. Je l'informai en conséquence. La plus grande difficulté consistait à trouver des logements pour nos familles. Il fut décidé que Bobrinsky viendrait tout seul et logerait un certain temps comme moi à côté du bureau. C'était un homme malade, cependant, et il avait besoin de l'aide de sa femme si bien que sa famille le rejoignit trois semaines plus tard et s'installa temporairement dans un hôtel.

En un mois environ, le problème des logements pour les familles fut résolu. Près de la Villa, se trouvait la maison d'une ancienne dame d'honneur de la duchesse Marie Alexandrovna, Anne von Anker (« Annchen », comme l'appelait la famille du grand-duc). La maison était vaste et cette dame n'utilisait pas le rez-de-chaussée. Elle ne voulait pas prendre de locataires, bien qu'elle eût un grand besoin d'argent, parce qu'il ne seyait pas à une ancienne dame de la cour de la duchesse de louer sa maison à des étrangers. De plus, la maison avait été la demeure de son père qui était colonel et de sa mère, tous deux d'origine noble. La maison avait vu passer, c'était vrai, des ducs, des grands-ducs, des comtes et d'autres membres de la noblesse. Cette dame préférait mener une vie solitaire et se priver plutôt que de subir l'humiliation d'être obligée de côtoyer des gens d'origine modeste. Mais lorsque Victoria Feodorovna lui proposa de louer l'étage inférieur à la famille

du comte Bobrinsky ainsi qu'à ma famille, elle fut heureuse de rendre service. Après tout, nous appartenions à la « Cour » du grand-duc et, si cela ne suffisait pas, Bobrinsky avait un titre de noblesse et j'étais officier de marine.

Quand je rencontrai le comte Bobrinsky pour la première fois à la gare, il parut gauche. Dans son veston bon marché, son pantalon froissé et sa cravate mal nouée, on pouvait facilement deviner qu'il était russe. En dépit de tout cela, son aspect général était impressionnant et séduisant. Bobrinsky était chargé de fournir des rapports sur les activités des représentants locaux et des organisations publiques. Moi-même, en tant que Chef du Secrétariat, je devais m'occuper des questions de nature administrative et militaire et de tout autre problème qui pouvait se présenter.

Dès le départ, ce partage des responsabilités ne fut pas satisfaisant, car les responsables locaux étaient chargés de quantité de problèmes divers qui se posaient dans leurs pays respectifs. Leurs lettres concernaient cette large variété de problèmes et elles étaient ainsi « à cheval » sur nos deux domaines ; il était donc difficile de déterminer lequel de nous deux devait répondre. Au début, Bobrinsky et moi avons collaboré de manière satisfaisante. Il suivait volontiers mes suggestions, mais il devint peu à peu plus difficile de faire le partage de nos domaines et responsabilités respectifs. Il s'avéra que quelqu'un devait prendre la décision initiale pour le partage du travail. Je n'avais pas l'intention de minimiser la valeur de Bobrinsky, mais imperceptiblement l'initiative passa dans mes mains et je dus lui indiquer quoi écrire et à qui. Au début, Bobrinsky toléra cette situation, mais plus tard, il me disait en plaisantant que j'avais fait de lui mon secrétaire ! Que pouvais-je faire ? Certains représentants locaux avaient déjà déploré le manque de clarté des instructions qu'ils recevaient. Je ne pouvais tolérer les contradictions continues dans les instructions envoyées par le Centre et risquer par là de saper son autorité. Dans certains cercles émigrés, ceux qui étaient au service du grand-duc dans son secrétariat étaient appelés par plaisanterie son « entourage ». On rendait l'entourage responsable de tout ce qui ne plaisait pas. On déchargeait la responsabilité du grand-duc en disant qu'il était prisonnier de son entourage. En un mot, l'entourage devint le bouc émissaire. Quand Kirill Vladimirovitch prit conscience de la situation, il s'en amusa beaucoup. Il plaisantait parfois sur ce sujet. Par exemple, quand nous entrions dans son bureau pour le rapport, il lui arrivait de s'exclamer : « Ah ! Voilà mon entourage qui arrive » ou bien : « Que fait mon entourage ? », ou même : « Combien de temps mon entourage va-t-il me garder prisonnier ? »

Bientôt l'entourage s'agrandit d'un nouveau membre, V.P. Miatlev, ancien chambellan, maréchal de la noblesse, hussard et poète. J'ai déjà parlé de lui. Il vint nous rejoindre parce qu'après la dissolution du Conseil monarchiste légitimiste de Munich il s'était retrouvé dans une situation très difficile. Miatlev s'était installé à Munich en 1923, lorsqu'il avait appris que le taux de change des monnaies étrangères y était favorable. Il savait aussi que beaucoup de ses anciens amis de Pétrograd y habitaient. Mais comme je l'ai déjà dit, la situation financière en Allemagne changea complètement au début de 1924. On ne pouvait plus vivre décemment avec une monnaie étrangère, si bien que Miatlev se trouva en grande difficulté. Pendant quelque temps, il obtint un certain répit en travaillant pour le Conseil monarchique légitimiste, mais quand ce groupe se désintégra, il sombra dans la pauvreté. Lorsqu'il appela au secours, le grand-duc l'engagea et le fit venir à Cobourg. Il prit ainsi sa place dans l'entourage. Il s'installa dans une chambre que lui trouva le Service du logement (« Wohnungsamt »), à la demande de la grande-duchesse. La chambre se trouvait au dernier étage de la gare et c'était le chef de gare qui la louait. La chambre elle-même était magnifique, mais lorsqu'un train entrait en gare, on aurait cru qu'il y avait un tremblement de terre, tout vibrait dans la pièce. Le sifflement perçant des locomotives complétait la cacophonie. Comme il était impossible de trouver une autre chambre, Miatlev accepta ces inconvénients et s'y habitua peu à peu.

Je suggérai de lui confier l'inscription des membres de la Section civile et, d'une manière générale, la direction de cette organisation. Je le nommai « Chargé de la Section civile impériale », cela sonnait bien. Ce poste ne lui demandait pas beaucoup de travail si bien qu'il lui était facile d'accepter d'accompagner le grand-duc dans ses visites en France. Je pouvais ainsi poursuivre ma tâche sans être interrompu. Miatlev arrivait généralement au

bureau autour de dix heures du matin. Il demandait quelles étaient les nouvelles, s'asseyait dans un fauteuil et essayait d'entamer une conversation soit avec moi, soit avec Bobrinsky. De temps en temps, nous discutons tous les trois des événements. Si Miatlev avait quelque chose à dire au grand-duc, nous l'accompagnions, Bobrinsky et moi. Il était généralement une heure de l'après-midi lorsque nous avons fini nos rapports et nous nous séparions pour aller déjeuner dans nos familles respectives. Quelquefois, Miatlev réapparaissait après le déjeuner ou bien il venait le soir chez moi ou chez Bobrinsky. Il s'ennuyait seul dans sa chambre. Parfois, le dimanche, il nous invitait dans sa chambre, « bruit de train » compris. Ces invitations étaient très touchantes. Il préparait du thé et nous distrait en lisant ses poèmes ou en chantant des chansons d'amour de sa composition. Il s'accompagnait sur un instrument étrange qu'il appelait « Harmonoflud », un accordéon avec un clavier de piano. Ses chansons d'amour paraissaient très démodées et sentimentales, surtout chantées ainsi de sa voix rauque de vieil homme. Son vieil harmonoflud produisait lui aussi des sons rauques. Nous prenions plaisir, néanmoins, à l'écouter chanter. Cela nous rappelait le siècle précédent et l'atmosphère des koulaks, maintenant disparue à jamais. Miatlev aimait ainsi chanter et recevoir pour le thé. Bien qu'il n'eût aucune voix, il avait une oreille musicale très fine. Ma femme lui faisait plaisir en disant que ses thés étaient charmants. Il nous invitait assez souvent.

Comme je l'ai écrit plus haut, Cobourg était la résidence du dernier souverain, le duc Carl avec sa famille. Carl était monté sur le trône à la suite de la mort prématurée d'Alfred, l'unique frère de Victoria. Il était anglais de naissance et avait été éduqué en Angleterre, mais, après être devenu un duc allemand et avoir épousé une princesse allemande, il réussit à se transformer en un véritable Allemand. Pendant la Première Guerre mondiale, il avait combattu les Anglais et les Français et, après la guerre, il avait gardé une certaine hostilité envers les Anglais. Pour cette raison, les membres de sa famille le regardaient de travers. Sa famille comprenait trois princes et deux princesses. L'aînée des filles, la princesse Sybilla, épousa plus tard le fils aîné du prince royal de Suède.

En hiver, la famille du duc continuait à habiter le château de la forteresse de Cobourg, comme avant la Révolution. Le château fort était devenu la propriété de la ville, mais le conseil municipal avait décidé d'autoriser le duc à y habiter pour les services qu'il avait rendus en administrant le duché avant la Révolution. L'été, la famille habitait le château (médiéval) qui lui appartenait, Kallenberg, à cinq kilomètres dans la banlieue à l'ouest de la ville. Le duc était considéré comme très riche. Apparemment, il savait gagner de l'argent. Il avait le naturel froid d'un Anglais. La duchesse était une princesse provinciale allemande typique, simple, aimable et modeste. La princesse Sybilla et la princesse Kira Kirillovna étaient cousines issues de germains et amies intimes. Elles se voyaient chaque jour. A une certaine époque, le frère aîné de Sybilla était destiné à épouser Kira Kirillovna mais il s'éprit d'une roturière et l'épousa. Il perdit ainsi son droit d'aînesse en ce qui concernait les propriétés de son père et son titre de duc.

L'ancien roi de Bulgarie, Ferdinand, vivait à Cobourg. Il était célèbre dans toute l'Europe. Après la Première Guerre mondiale, les Alliés l'avaient obligé à abdiquer en faveur de son fils Boris à cause de son alliance avec l'empereur Guillaume d'Allemagne. L'ambitieux roi Ferdinand obéit à regret à cette exigence. Seule la menace de voir déposer toute sa dynastie le força à obéir. Après son abdication, le roi Ferdinand fut forcé de quitter la Bulgarie et de partir en exil. C'était un ordre des Alliés qui craignaient son influence sur son fils Boris. Le roi exilé choisit de résider à Cobourg puisqu'il était issu de la branche cadette de la dynastie de Cobourg. Sur la place de la Cour de Cobourg, à côté du théâtre, se dressait un petit palais ancien qui avait appartenu à ses ancêtres, mais il décida de ne pas l'occuper. Au lieu de cela, il acheta une belle villa dans le parc pour en faire sa résidence. Le palais était occupé par son bureau administratif et les appartements de sa suite personnelle. Il lui était presque impossible de voir son fils Boris puisqu'il n'avait pas le droit de se rendre en Bulgarie et que Boris, en tant que roi, ne pouvait pas quitter la Bulgarie. Mais tout ce qui se passait en Bulgarie était proche du cœur de Ferdinand. Il pensait souvent que le gouvernement de son fils faisait des erreurs. Il aimait donner des conseils et il était malheureux de voir que son fils ne tenait aucun compte de ses avis. Sa fille, la princesse

Eudoxie, lui rendait très souvent visite. Comme son fils Boris était toujours célibataire, elle jouait auprès de son frère le rôle de reine pour les occasions officielles. Quand elle venait à Cobourg, le vieil homme lui faisait part de ses appréhensions au sujet de son fils et il la suppliait de persuader son frère de suivre les conseils de son père.

Le roi Ferdinand était un personnage raffiné et imposant, grand, voûté, avec un nez énorme, très caractéristique. Alors qu'il était encore au pouvoir, à la fin du 19^{ème} siècle, il était caricaturé dans les dessins politiques des journaux humoristiques européens avec le nez de Pinocchio. Le roi était habillé avec élégance, mais de façon très conservatrice. Un grand œillet rouge toujours à la boutonnière de son veston. C'était un homme exceptionnellement intéressant, intelligent, bien élevé et très instruit. C'était un puits de connaissances sur l'histoire de toutes les dynasties européennes. Il pouvait raconter d'interminables anecdotes sur n'importe quelle dynastie royale. Il était sagace et il avait la tête pleine de toutes sortes de machinations politiques. L'expérience l'avait rendu secret, que cela fût nécessaire ou pas, comme c'était le cas en particulier pour ses projets de voyage. Il disparaissait soudain de Cobourg et réapparaissait aussi soudainement. Sa voiture avait été faite selon ses indications personnelles. Son aspect extérieur était unique : elle était très haute sur roues et avait le corps d'une voiture à cheval. L'arrière était séparé du chauffeur par une vitre épaisse afin d'isoler le roi. Celui-ci avait de l'estime pour son fidèle chauffeur bulgare et prenait soin de lui. J'ai eu, un jour, l'occasion de faire un court trajet avec le roi, de la gare de Lichtenfels à Cobourg. Grâce à l'excellente qualité des sièges et de la suspension, la voiture roulait en douceur. Le roi racontait des histoires et j'écoutais avec intérêt. La situation politique toujours compliquée dans les Balkans le rendait prudent et accentuait sa tendance naturelle à la dissimulation. Durant son règne, il s'était livré à des manœuvres politiques entre la Turquie, la Russie et l'Allemagne et il avait pu ainsi obtenir des avantages pour son pays. Ce fut lui en effet, qui arracha l'indépendance de la Bulgarie à la Turquie et gagna deux guerres contre ce pays. Il se concilia les bonnes grâces de la Russie, véritable protectrice des Slaves des Balkans, pendant que, dans le dos de cette dernière, il nouait des intrigues avec l'empereur Guillaume. Cette duplicité causa sa perte. Plus tard, le vieux roi reconnut son erreur et tenta d'améliorer ses relations avec la Russie (il pensait en termes de monarchie russe, considérant que l'URSS était un phénomène temporaire). Avec cet objectif en tête, il soutenait avec obstination l'idée du mariage de son fils Boris avec la princesse Kira Kirillovna. Il discutait fréquemment de cette question avec Victoria Feodorovna et Kirill Vladimirovitch et en parlait à son fils dans ses lettres. Pendant ses visites, sa fille Eudoxie était obligée d'écouter l'argumentation pleine de fougue du roi soucieux de démontrer l'importance d'une telle alliance pour la Bulgarie. Il faisait valoir que Kira était une jeune fille remarquable et qu'elle convenait parfaitement pour être reine de Bulgarie. Mais le roi Boris n'accueillait pas ce projet positivement, répondant par le silence aux pressions exercées par son père. Selon Ferdinand, beaucoup de Bulgares étaient favorables à cette idée, car la Bulgarie est aussi un pays de confession orthodoxe orientale. Ferdinand fut très déçu quand il apprit que son fils épousait la fille catholique d'Umberto, l'héritier du trône d'Italie. Dans cette affaire, les intérêts d'Etat étaient la première chose prise en compte. Une alliance matrimoniale avec l'Italie offrait de plus grands avantages qu'une alliance avec les Romanov détrônés...

Le roi considérait qu'il était apparenté (lointainement il est vrai) à la Famille de Kirill Vladimirovitch et insistait pour être appelé « Oncle ». Tous les membres de la Famille lui faisait ce plaisir, car il est de coutume dans les familles royales de s'appeler cousin, oncle et tante, même s'il n'existe pas de lien de parenté. De temps en temps, le roi donnait dans sa villa des déjeuners ou des dîners pour la Famille de Kirill Vladimirovitch. C'était un fin connaisseur en matière de mets et de vins et il avait un cuisinier remarquable. Etre invité à un repas chez lui était un grand plaisir. Il couvrait Kira Kirillovna de présents en toute occasion, pour sa fête, son anniversaire et Noël. Il l'aimait beaucoup. Mais il faisait aussi des cadeaux au reste de la Famille, sans oublier l'institutrice et les femmes de chambre. Le roi était un homme cultivé, mais il avait un tempérament difficile. Il souffrait de la goutte, une maladie qui, par définition, était une maladie aristocratique. Pendant ses accès de goutte, il était irritable et peu sociable. La vie n'avait pas été facile pour sa femme et ses enfants, mais

ceux qui souffraient le plus étaient son entourage et les membres de son gouvernement. Pour sa défense, il faut dire que dans les Balkans, il est habituel de traiter les gens « à la balkanique », qu'ils soient dignitaires ou serviteurs de la cour. En tout cas, ce n'était pas facile de travailler pour lui. Il en avait conscience, il s'occupait bien de ses employés et il savait apprécier leur travail. Le roi était très pieux, il était profondément catholique. Chaque année, il était reçu à Rome par le Pape. Le catholicisme avait imprimé sur lui sa marque sous la forme de certaines manières jésuites. Sa voix insinuante et la façon qu'il avait de se frotter les mains pendant la conversation rappelaient les Jésuites.

En plus de son intérêt pour la politique, le roi était attiré par l'ornithologie. Il avait placé une grande cage avec des oiseaux d'espèces rares dans la serre de sa villa. Il participait régulièrement à des congrès d'ornithologistes et il avait même accompagné une expédition jusque dans la jungle brésilienne.

Le membre le plus important de la suite du roi était l'ancien général Gantchev, homme apparemment intelligent et plein de ressource. Il s'occupait des affaires financières du roi, mais la rumeur disait qu'il ne négligeait pas non plus ses propres affaires... Après quelques opérations financières malheureuses, le roi se sépara de lui.

Le roi Ferdinand s'intéressait au Mouvement monarchiste légitimiste pour lequel il avait de la sympathie. Chaque fois qu'il était consulté, il donnait volontiers son avis ou indiquait des contacts intéressants. Il nous traitait, nous, » l'entourage », avec une attention particulière. Lorsqu'il rencontrait l'un de nous, il se faisait un devoir de bavarder avec lui et, invariablement, d'exprimer son soutien à notre travail. Il parlait toujours avec enthousiasme de Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna et louait leur esprit de sacrifice. Le roi passait à leur villa le 1^{er} janvier pour déposer sa carte et cela devint une tradition. En retour, nous allions signer son registre. Il venait chez nous en voiture et son chauffeur déposait la carte. Le comte Bobrinsky faisait une forte impression sur le roi comme ancien dirigeant politique important de la Russie impériale et éminent slavophile. Il aimait bavarder avec le comte et l'invitait à dîner de temps en temps. Mais il avait tout spécialement de la sympathie pour Biskoupsky. Chaque fois que Biskoupsky venait à Cobourg, il téléphonait au roi qui l'invitait à aller le voir. Kirill Vladimirovitch plaisantait en se moquant gentiment : « Quand allez-vous faire votre rapport au roi ? Il vous attend. » D'une manière générale, le roi était un grand charmeur et il savait s'y prendre pour gagner le cœur des gens.

Le quatrième et dernier centre royal à Cobourg était la famille du duc et de la duchesse de Hohenlohe-Langenburg. La duchesse était Alexandra, sœur de Victoria Feodorovna. Il y avait trois filles et un fils dans la famille. Dans le passé, le duc avait été diplomate, il avait servi à l'ambassade d'Allemagne à Pétrograd. Après la mort du père de sa femme, le duc Alfred, il avait été élu régent du duché de Saxe-Cobourg-Gotha pour la durée de la minorité du fils du duc défunt et il avait rempli cette fonction pendant environ dix ans. La fille aînée du duc avait épousé le prince de Schleswig-Holstein et vivait au Schleswig. Les filles cadettes, Alexandra et Irma, attendaient en vain une occasion de se marier. La personnalité d'Alexandra n'était pas spécialement agréable. Elle donnait son avis sans qu'on le lui demandât et, très péremptoire, donnait des ordres à ses cousins et à sa sœur. Kirill Vladimirovitch ne l'aimait pas. Le fils unique du duc portait le titre de « Erbprinz », ce qui signifiait qu'il était l'héritier présomptif. Il vivait à Paris où il avait été attiré par un de ses amis sous le prétexte de s'occuper d'affaires prétendument profitables. Les affaires ne donnèrent rien, mais il tomba amoureux d'une actrice américaine d'Hollywood. Il était très épris et annonça à ses parents qu'il voulait épouser cette jeune fille. On lui ordonna de rentrer immédiatement « à la maison ». Toute la famille était horrifiée. Pendant longtemps, on essaya de le raisonner, mais le prince était intraitable. Entre temps, l'actrice avait trouvé un Américain plus riche avec lequel elle était mieux assortie. Devenir duchesse et rester cloîtrée dans le domaine ancestral n'était pas pour elle une perspective attirante. Le prince était inconsolable et l'on craignait même qu'il ne survécût pas à sa douleur, mais le temps guérit sa peine de cœur. Beaucoup plus tard, il épousa une princesse et, le moment venu, il hérita du titre et du château ancestral.

La famille Hohenlohe-Langenburg n'habitait à Cobourg que les mois d'hiver. Souvent, dès le mois de mars, les Hohenlohe partaient pour le magnifique château de Langenburg

dans le Wurtemberg. Ce château était remarquable à la fois par sa beauté extérieure et sa situation. Son histoire était vieille de plusieurs siècles, riche de légendes et même de fantômes. Au Moyen-Age, le château avait subi plus d'un assaut ennemi. A l'intérieur, certaines parties avaient été modernisées si bien qu'on pouvait jouir d'un certain confort, mais il n'était pas facile à entretenir. Perché sur un rocher au sommet d'une colline escarpée, il dominait les environs. Il était entouré d'un beau parc peuplé de vieux arbres. La famille du duc adorait ce château qui méritait leur affection et dont ils étaient fiers à juste titre. Personnellement, je le trouvais magnifique.

Les habitants de Cobourg étaient fiers : quatre familles royales habitaient dans leur ville. Mais, bien qu'elle fût belle et agréable, la ville était dépourvue d'intérêt. La vie s'y écoulait lentement, monotone. Kirill Vladimirovitch et les princesses s'ennuyaient vraiment dans cette ville. La Côte d'Azur et sa gaieté leur manquaient. Ils préféraient de beaucoup la vie en France. A Cobourg, ils étaient confinés dans les limites d'un palais. Kirill Vladimirovitch regrettait ses parties de golf, si importantes pour sa santé. A Cobourg, la principale distraction de la famille était les promenades en voiture dans la campagne ou les séjours dans la résidence d'été Rosenhaus héritée de Marie Alexandrovna. Le soir, pendant la saison d'opéra, ils allaient parfois au théâtre, mais les représentations étaient de second ordre à cause des ressources limitées de la ville. Sinon la soirée pouvait être consacrée à un échange de visites, des parties de bridge ou d'autres jeux de société, ou encore des conversations au palais du roi Ferdinand. A un certain moment, Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna s'intéressaient beaucoup à la musique et ils jouaient à deux pianos, aidés des conseils du chef de l'orchestre de l'opéra local. Kirill Vladimirovitch était excellent pianiste et il avait autrefois souvent joué des duos de piano avec Victoria Feodorovna.

La monotonie était heureusement rompue par les visites de parents et de vieux amis. Il y avait aussi des Russes et des étrangers qui venaient pour des raisons politiques, pour présenter des rapports sur la situation dans différents endroits y compris à l'intérieur de l'URSS ou bien exposer des projets. Certains désiraient simplement être présentés au grand-duc. Parfois, ces visites étaient nombreuses, presque quotidiennes. Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna recevaient les visiteurs tantôt individuellement tantôt en groupe. Ils écoutaient attentivement et patiemment les Russes venus des quatre coins du monde. Les rapports étaient quelquefois peu importants et manquaient d'intérêt, sauf pour ceux qui les présentaient. Ces visiteurs devaient retourner chez eux, c'était essentiel pour notre cause, en louant la façon dont ils avaient été reçus. Cela rehausserait la popularité du Chef de la Dynastie et celle de sa famille. La meilleure propagande est toujours un contact personnel.

Ma femme et moi avons, par conséquent, constamment essayé de faire preuve de gentillesse envers les visiteurs qui se retrouvaient dans un environnement qui ne leur était pas familier. Cela était éprouvant pour ma femme, très prise par ses travaux domestiques et ses occupations de mère de famille. Kirill Vladimirovitch et Victoria Feodorovna détestaient le cérémonial, mais il fallait l'observer jusqu'à un certain point à la Villa Edimbourg en souvenir du passé et aussi pour ne pas décevoir les amis et relations de Cobourg qui se souvenaient encore de la Cour de la duchesse. Le décorum nécessaire n'était pas difficile à observer puisque la plus grande partie du personnel domestique avait débuté au service de la grande-duchesse Marie Alexandrovna. En dépit de leur âge avancé, ils s'obstinaient à conserver les façons de faire et les traditions introduites du temps du duc et de la duchesse. Quand ils servaient à table, ils portaient la livrée de cour et des gants blancs. Ils étaient irréprochables dans leur élégance et leur politesse et servaient avec une grande dignité. Mais il était difficile de dire ce qu'ils pensaient quand il leur fallait servir des Russes pauvrement vêtus. Ils avaient un souvenir précis des temps anciens où aucune personne vêtue misérablement n'aurait pu paraître à table, mais ces pauvres Russes étaient souvent d'anciens dignitaires ou des individus autrefois très riches ou titrés...

Un homme d'âge mûr et d'allure très distinguée, Herr Rose, était responsable de l'administration de la maison. En accord avec son nom, il avait toujours un sourire amical sur son visage rond et rougeaud. Nous, « l'entourage », nous l'apprécions parce qu'il était serviable et attentif quelle que fût notre demande. Il essayait toujours de répondre aux

questions et de donner de bons conseils. Rose avait été soldat dans un régiment de la Garde dans lequel servait Alfred, le frère défunt de Victoria Feodorovna. Rose avait été nommé ordonnance du duc. Ils s'étaient attachés l'un à l'autre et, après avoir terminé son service, Rose était devenu le valet de chambre du duc et il l'était resté jusqu'à la mort de ce dernier. Ensuite, Rose avait continué à servir à la cour de la duchesse. Son zèle et son honnêteté le firent bientôt remarquer parmi les autres serviteurs. La duchesse le promut au poste de « Hausmeister » (intendant de la Maison). Maintenant qu'il se faisait vieux, il avait une petite maison avec un verger. Avec amour, il cultivait des pommes, des poires et des cerises particulièrement délicieuses. Il en offrait toujours à Victoria Feodorovna qu'il avait connue jeune princesse et à laquelle il était tout dévoué. Il avait aidé ses propres enfants à faire leur chemin dans la vie, leur permettant de faire des études. Il avait reçu lui-même peu d'instruction, mais il savait beaucoup de choses et pouvait prendre part à des discussions sur quantité de sujets variés.

Fischer, le valet de Kirill Vladimirovitch, était lui aussi un homme d'une qualité exceptionnelle et il était très respecté. Il avait largement dépassé soixante ans. Je pense que seul un valet allemand pouvait être aussi zélé, efficace et honnête que Fischer. D'un autre côté, il était conscient de sa valeur et il était ambitieux. Fischer était remarquable dans un autre domaine : il savait aider très efficacement les prêtres pendant les offices religieux. Il connaissait le vêtement sacerdotal qui convenait pour les différents rites et, d'une manière générale, il était au courant des offices orthodoxes orientaux. Il avait l'entière responsabilité de la chapelle privée de la duchesse. Curieusement, il n'était pas orthodoxe et ne savait même pas le russe. Peu avant sa mort, la duchesse l'avait nommé à ce poste à cause de sa compétence et aussi parce qu'il n'y avait pas de serviteur russe à la cour. Le prêtre et le sacristain réussirent à si bien le former qu'il ne se trompait jamais en préparant les vêtements liturgiques. Fischer était vieux et il avait des difficultés à remplir la charge de valet de chambre, mais il offrit ses services à Kirill Vladimirovitch par loyauté et pour éviter à son vieil ami d'avoir à engager quelqu'un qu'il ne connaissait pas. Il refusait seulement d'accompagner le grand-duc en France, c'est pourquoi, là-bas, Kirill Vladimirovitch utilisait les services d'un Français.

J'aimais bavarder avec Rose et Fischer et les autres serviteurs chaque fois que je devais attendre leurs Altesses. C'était intéressant de les écouter exposer leurs opinions et rappeler leurs souvenirs de la vie d'autrefois à la cour. Eux aussi, ils étaient heureux d'évoquer leurs souvenirs si bien que lorsqu'ils me rencontraient, ils devenaient tout sourire et ils m'accueillaient en disant : « Guten Tag, Herr Kapitan, wie geht es Ihnen ? » (Bonjour, Monsieur le capitaine. Comment allez-vous ?).